Document generated on 06/04/2025 6:18 a.m.

24 images

24 iMAGES

1999
Le temps retrouvé de Raoul Ruiz

André Roy

Number 100, Winter 2000

URI: https://id.erudit.org/iderudit/23672ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Roy, A. (2000). Review of [1999 : *Le temps retrouvé* de Raoul Ruiz]. *24 images*, (100), 16–16.

Tous droits réservés © 24 images, 1999

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

1999

LE TEMPS RETROUVÉ

de Raoul Ruiz

Marginal, longtemps ignoré par la majorité des critiques (ne parlons pas des distributeurs), Raoul Ruiz a persisté et, après un nombre incalculable de films, a réussi à affirmer un style irréductible, unique (qualifions-le de baroque), le travaillant jusqu'à son plein accomplissement, comme le confirment ses dernières œuvres, impeccables. Qualifiés à tort de difficiles, ses films sont pourtant simples, d'une simplicité savante et poétique qui leur donne cet aspect si mystérieux, si insaisissable. Films aussi simples que les rêves, dont il s'agira de découvrir la clef à travers les condensations (les métaphores) et les déplacements (les métonymies). Tous les films de Ruiz — y compris ***Le temps retrouvé***, son plus récent — sont ainsi construits, et comme dans un rêve, ils nous obligent à nous abandonner aux pouvoirs de l'interprétation: à la fois leur trouver un sens et en jouer, c'est-à-dire les remettre en scène pour nous-mêmes.

De ce point de vue ***Le temps retrouvé*** n'est donc pas une adaptation du roman de Proust, mais littéralement une interprétation. Raoul Ruiz *s'invente* le roman final de la *Recherche*. Il lui demeure fidèle tout en ne renonçant pas à ses propres figures esthétiques élaborées depuis maintenant plus de trente ans. Il se réapproprie Proust et le transmue (on connaît son intérêt pour l'alchimie). Et le texte passant *en* images devient un rituel, un petit théâtre totalement ruizien qui déploie souverainement ses effets formels comme autant d'équations qui retrouveraient l'«essence» du cinéma: le mouvement. Le cinéma de Ruiz, à nul autre pareil, c'est cette image-mouvement définie par Gilles Deleuze, cette coupe dans le temps (mot proustien s'il en est un) que le plan concrétise. Le plan, c'est à la fois le vide et le plein du temps, et le cinéaste l'organise avec ses divers procédés habituels, en les harmonisant parfaitement dans ***Le temps retrouvé***: l'illusion, le trompe-l'œil, l'anamorphose, le tableau vivant (entre autres choses) vont créer des courts-circuits, des accélérations et des dilatations temporels. Ces procédés tiennent à la fois du théâtre et du cinéma primitif, celui de Méliès particulièrement. Ruiz réussit ainsi à nous perdre (comme dans un rêve, on y revient) en nous plongeant littéralement dans le roman de Proust grâce à l'analogie continue qu'il établit entre l'origine littéraire du film et l'origine mécaniquement cinématographique du récit. Une analogie qui se constitue dans un art de la répétition et de la variation, qui ne peut être qu'un art du mouvement mental, et qui sert d'assise à l'enchevêtrement du temps: ce temps fait et défait, perdu et retrouvé qui rejoindra miraculeusement le projet fondamental de la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust. ■

ANDRÉ ROY